

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES

FUNÉRAILLES

DE

M. HENRY COCHIN

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Le 13 décembre 1926

DISCOURS

DE

M. J. - B. CHABOT

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE

Au nom de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, son Président vient déposer devant le cercueil de notre regretté confrère, M. Henry Cochin, un témoignage de haute estime et de profonds regrets. Lorsqu'au mois de février, j'avais le plaisir de lui souhaiter la bienvenue dans notre Compagnie, je ne pensais certes pas que me fût réservée la triste mission de lui adresser un suprême adieu. Nous l'avions délégué pour prendre la parole à la séance solennelle de l'Institut, le 25 octobre, et nous apprimes avec inquiétude qu'il devait confier à l'obligeance d'un confrère le soin de lire son essai sur *l'Opinion que les Français avaient d'eux-mêmes au XIV<sup>e</sup> siècle*. Le 9 décembre, on nous annonçait sa mort. Ce sera donc la seule manifestation de son trop court passage parmi nous ; mais les importants travaux qui lui avaient ouvert les portes de l'Académie assureront à sa mémoire un souvenir durable.

INSTITUT.  
1926. — 34

Bibliothèque Maison de l'Orient



165893

Henry Cochin était né le 31 janvier 1854, au sein d'une vieille famille parisienne, honorablement connue pour la part que ses aïeux avaient prise et qu'elle prenait encore elle-même aux affaires de la cité ; famille dans laquelle le culte de la religion, de la patrie et des lettres, était inculqué aux enfants par la parole et par l'exemple. Au moment même où Henry terminait ses études, au lycée Louis-le-Grand, la guerre éclatait ; trop jeune pour suivre son frère aîné engagé aux armées, il dut se contenter de prendre place, pendant le siège, dans un bataillon de la Garde Nationale. Mais, si le sang des Cochin n'a pas été versé dans la défaite, il a été répandu pour la victoire, et nous savons combien largement, et à quelle épreuve prolongée a été soumise l'affection paternelle de notre confrère !

La vie étant redevenue normale, Henry compléta ses études, conquist la licence ès lettres, et chercha sa voie. D'autres diront ce que furent sa carrière politique et son rôle social et charitable. Qu'il me suffise de rappeler brièvement les travaux qui ont marqué sa place au premier rang parmi les érudits voués à l'étude du moyen âge. A la suite de voyages, il s'était passionné pour l'époque si intéressante de la renaissance italienne, à la fin du xiii<sup>e</sup> et au début du xiv<sup>e</sup> siècle. Fra Angelico, Pétrarque, Boccace, Dante, n'eurent pas de plus fervent admirateur.

L'étude de Pétrarque, surtout, fut le thème favori des recherches de M. Cochin. Nombreuses sont les études consacrées par lui à cet homme prodigieux, qui savait parfois s'élever jusqu'aux plus hautes sphères de la pensée, mais ne savait point résister aux entraînements de la nature humaine ; les unes, d'une lecture attrayante, se rapportent aux relations de Pétrarque avec les papes, les rois, les personnages illustres de son époque ; les autres, comme la *Chronologie du Canzoniere*, ou l'édition des œuvres latines, sont de pure érudition ; elles témoignent d'un labeur assidu et d'un sens critique pénétrant.

Chez Boccace, qui n'est guère connu du public que comme conteur, M. Cochin s'est appliqué à montrer l'érudite, le poète, le philosophe.

Dans leur ensemble, ces études forment une série d'ouvrages d'une science sûre et d'une vaste érudition. Elles révèlent chez leur auteur un lettré affiné, un styliste délicat, sensible à la

beauté artistique et morale. L'Académie française les a par deux fois couronnées, et à juste titre, car elles font, comme dit le rapporteur, « briller la paix lumineuse de la culture latine dans une âme française ».

Ses remarquables travaux, et aussi l'aménité et la souplesse de son caractère, lui avaient acquis au delà des Alpes une sympathie et une admiration que peu de Français ont pu obtenir au même degré. Ils lui procuraient d'ailleurs une vive satisfaction personnelle ; le temps qu'il leur consacrait était pour lui, écrivait-il, « des heures fleuries par l'amour des arts, de l'histoire, de la nature ». Ajoutons qu'il semblait fort opportun qu'un érudit français pût contrôler, au besoin rectifier, avec une autorité incontestée, les déductions des savants italiens sur la nature des relations entre les deux pays, si fréquentes et si étroites à cette époque.

Aux études dantesques, notre confrère avait ajouté un curieux et important chapitre, par son édition de la *Vita nova*, sorte de roman en prose, dans lequel le grand poète florentin décrit sa propre évolution morale, et qui est comme la préface de la *Divine Comédie* ; œuvre rebutante par son obscurité et son mysticisme allégorique, mais d'autre part captivante par l'attrait du mystère. Pendant une quinzaine d'années M. Cochin polit et lima sa traduction, à laquelle il voulait conserver, autant que possible, la couleur de l'original. Il l'accompagna d'un lucide et subtil commentaire, et y joignit une étude sur la « poésie courtoise » du Moyen âge, épurée et spiritualisée sous la plume de Dante. S'il est vrai que dans cette œuvre le poète ait voulu tracer, sous les voiles du symbole, une direction offerte à l'âme qui aspire à la vision et à la béatitude célestes, nul assurément n'en pouvait découvrir le sens caché mieux que M. Henry Cochin, qui était pénétré de ces mêmes aspirations depuis son enfance, et dont toute la vie fut un effort constant pour les réaliser.

Au nom de l'Académie, j'adresse à Madame Cochin, et à toute sa famille, l'hommage respectueux de nos sincères condoléances.